

La rivière à l'envers , J-C Mourlevat

L'épicerie de Tomek était la dernière maison du village. C'était une petite boutique toute simple avec, au-dessus de la vitrine, l'inscription ÉPICERIE peinte en lettres bleues. Quand on poussait la porte, une clochette tintait joyeusement, ding-ding, et Tomek se tenait devant vous, souriant dans son tablier gris d'épicier. C'était un garçon aux yeux rêveurs, assez grand pour son âge, plutôt osseux. Il ne servirait à rien de faire le détail des articles que Tomek vendait dans son épicerie. Un livre entier n'y suffirait pas, alors qu'un seul mot convient pour le dire, et ce mot c'est justement: « tout ». Tomek vendait «tout ». Entendons par là des choses utiles et raisonnables, comme les tapettes à mouches et l'élixir « Contrecoups » de l'abbé Perdrigeon, mais aussi et bien sûr des objets indispensables comme les bouillottes en caoutchouc et les couteaux à ours.

Comme Tomek vivait dans son magasin, ou plutôt dans l'arrière-boutique de son magasin, il ne fermait jamais. Il y avait bien une petite pancarte accrochée à l'entrée, mais elle était toujours tournée du même côté, celui qui indiquait OUVERT. Ce n'était pas pour autant un défilé continu. Non. Les gens du village étaient respectueux et se gardaient bien de déranger à toute heure. Ils savaient seulement qu'en cas de besoin urgent, Tomek les dépannerait avec gentillesse, même au milieu de la nuit. Il ne faut pas croire non plus que Tomek ne quittait jamais sa boutique. Bien au contraire, il lui arrivait souvent d'aller se dégourdir les jambes ou même de s'absenter pour une demi-journée. Mais dans ce cas-là, le magasin restait ouvert et les clients se servaient tout seuls. A son retour, Tomek trouvait un petit mot sur le comptoir : « Pris un rouleau de ficelle à saucisson. Line » accompagné de l'argent du règlement, ou bien: « Pris mon tabac. Paierai demain. Jak. »

Ainsi tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme on dit, et cela aurait pu durer des années et même des siècles sans qu'il arrivât rien de particulier.

Seulement voilà, Tomek avait un secret. Oh, ce n'était rien de mal ni de tellement extraordinaire. Cela lui était venu avec tant de lenteur qu'il ne s'était aperçu de rien. Exactement comme les cheveux qui poussent sans qu'on s'en rende compte : un beau jour ils sont trop longs et voilà. Un beau jour donc, Tomek se retrouva avec cette pensée qui avait poussé à l'intérieur de sa tête au lieu de pousser dessus, et qu'on pouvait résumer ainsi: il s'ennuyait. Mieux que cela, il s'ennuyait... beaucoup. Il avait envie de partir, de voir le monde.

Depuis la petite fenêtre de son arrière-boutique, il regardait souvent la vaste plaine où le blé de printemps se balançait avec grâce, semblable aux vagues de la mer. Et seul le ding ding de la sonnette à la porte de la boutique pouvait l'arracher à sa rêverie. D'autres fois, très tôt, il allait marcher sur les chemins qui se perdaient dans la campagne, dans le bleu si tendre des champs de lin au petit jour, et cela lui arrachait le cœur de devoir rentrer à la maison.

Mais c'est à l'automne surtout, au moment où les oiseaux de passage traversaient le ciel, dans leur grand silence, que Tomek ressentait avec le plus de violence le désir de s'en aller. Les larmes lui en venaient aux yeux tandis qu'il regardait les oies sauvages disparaître à grands coups d'aile à l'horizon.

Malheureusement, on ne part pas comme cela quand on s'appelle Tomek et qu'on est responsable de l'unique épicerie du village, cette épicerie que son père avait tenue avant lui, et son grand-père avant son père.

Qu'auraient pensé les gens? Qu'il les abandonnait? Qu'il n'était pas bien avec eux? Qu'il ne se plaisait plus au village? En tout cas ils n'auraient pas compris. Cela les aurait rendus tristes. Or, Tomek ne supportait pas de faire de la peine à autrui. Il résolut donc de rester et de garder son secret pour lui. Il fallait être patient, se disait-il, l'ennui finirait bien par s'en aller comme il était venu, lentement, avec le temps, sans qu'il s'en aperçoive...

Hélas, ce fut tout le contraire qui arriva. Sans compter qu'un événement considérable allait bientôt réduire à néant tous les efforts que Tomek faisait pour être raisonnable.

C'était la fin de l'été, un soir qu'il avait laissé la porte de sa boutique ouverte pour profiter de la fraîcheur de la nuit. Il était occupé à faire ses comptes sur son grand cahier spécial, à la lumière d'une lampe à huile, et il suçotait, rêveur, son crayon à papier, quand une voix claire le fit presque sursauter :

— Est-ce que vous vendez des sucres d'orge ? Il leva la tête et vit la plus jolie personne qu'on puisse imaginer. C'était une jeune fille de douze ans environ, brune comme on peut l'être, en sandales et dans une robe en piteux état. A sa ceinture pendait une gourde de cuir. Elle était entrée sans bruit par la porte ouverte, si bien qu'on aurait dit une apparition, et maintenant elle fixait Tomek de ses yeux noirs et tristes :

— Est-ce que vous vendez des sucres d'orge?

Alors Tomek fit deux choses en même temps.

La première, ce fut de répondre :

— Oui, je vends des sucres d'orge.

Et la seconde chose que fit Tomek, lui qui de toute sa vie ne s'était pas retourné trois fois sur une fille, ce fut de tomber amoureux de ce petit brin de femme, d'en tomber amoureux instantanément, complètement et définitivement.

Il prit un sucre d'orge dans un bocal et le lui tendit. Elle le cacha aussitôt dans une poche de sa robe. Mais elle ne semblait pas vouloir s'en aller. Elle restait là à regarder les rayons et les rangées de petits tiroirs qui occupaient un mur tout entier.

— Qu'avez-vous dans tous ces petits tiroirs ?

— J'ai... tout, répondit Tomek. Enfin tout le nécessaire...

— Des élastiques à chapeau ?

— Oui, bien sûr.

Tomek escalada son échelle et ouvrit un tiroir tout en haut :

— Voilà.

— Et des cartes à jouer ?

Il redescendit et ouvrit un autre tiroir :

— Voilà.

Elle hésita, puis un sourire timide se forma sur ses lèvres. Cela l'amusait visiblement :

— Et des images... de kangourou ?

Tomek dut réfléchir quelques secondes puis il se précipita vers un tiroir sur la gauche :

— Voilà.

(...)

— Et dans celui-ci, qu'avez-vous dans celui-ci?

— Oh, ce ne sont que des dés à coudre... répondit Tomek.

— Et dans celui-ci ?

— Des dents de Sainte Vierge... ce sont des coquillages assez rares...

— Ah, fit la petite, déçue. Et dans celui-là ?

— Des graines de séquoia... Je peux vous en donner quelques-unes si vous voulez, je vous les offre, mais ne les semez pas n'importe où, car les séquoias peuvent devenir très grands...

Tomek avait cru lui faire plaisir en disant cela. Mais ce fut tout le contraire. Elle redevint grave et songeuse. A nouveau ce fut le silence. Tomek n'osait plus rien dire. Un chat fit mine d'entrer par la porte restée ouverte. Il s'avança avec lenteur, mais Tomek le chassa d'un geste brusque de la main. Il ne voulait pas être dérangé.

— Ainsi vous avez tout dans votre magasin ? Vraiment tout ? dit la jeune fille en levant les yeux vers lui.

Tomek se trouva un peu embarrassé.

— Oui... enfin tout le nécessaire... répondit-il avec ce qu'il fallait de modestie.

— Alors, dit la petite voix fragile et hésitante, mais soudain pleine d'un fol espoir, sembla-t-il à Tomek, alors vous aurez peut-être... de l'eau de la rivière Qjar ?

Tomek ignorait ce qu'était cette eau. Il ignorait aussi où pouvait se trouver cette rivière Qjar. La jeune fille le vit bien, une ombre passa dans ses yeux et elle répondit sans qu'il eût à le demander:

— C'est l'eau qui empêche de mourir, vous ne le saviez pas ?

Tomek secoua doucement la tête, non, il ne le savait pas.

— J'en ai besoin... fit la petite. Puis elle tapota la gourde qui pendait à sa ceinture et ajouta :

— Je la trouverai et je la mettrai là...

Tomek aurait bien voulu qu'elle lui en dise plus, mais déjà elle s'avançait vers lui en dépliant un mouchoir dans lequel elle tenait quelques pièces de monnaie.

— Je vous dois combien pour le sucre d'orge?

— Un sou... s'entendit murmurer Tomek. La jeune fille posa la pièce sur le comptoir, regarda encore une fois les trois cents petits tiroirs et fit à Tomek un dernier sourire.

— Au revoir. Puis elle sortit de la boutique.

— Au revoir... bredouilla Tomek.

QUESTIONNAIRE

LA RIVIERE A L'ENVERS



- 1 – Où habite Tomek ?
- 2 – Quelles sont la caractéristiques de Tomek ?
- 3 – Que se passe-t-il lorsqu'il affirme vendre des sucres d'orges ?
- 4 – Quelle chose rare cherche la jeune femme ?
- 5 – Quelles sont les propriétés de cela ?
- 6 – Pourquoi est-ce que la jeune femme en cherche-t-elle ?
- 7 – Comment font les clients lorsque Tomek n'est pas disponible ?
- 8 – Quel est le secret de Tomek ?

Vrai ou Faux

- 9 – La jeune fille semble avoir 12 ans.
- 10 – La jeune fille est blonde.
- 11 – Un chat poursuivant un rat entre dans la boutique.
- 12 – Jack paiera son tabac demain.

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

LA RIVIERE A L'ENVERS L 11

1 – Où habite Tomek ?

Tomek habite dans l'arrière-boutique du magasin.

2 – Quelles sont les caractéristiques de Tomek ?

Il est grand pour son âge, il a des yeux rêveurs et il est ossu.

3 – Que se passe-t-il lorsqu'il affirme vendre des sucres d'orges ?

Quand il affirme vendre des sucres d'orge, il tombe amoureux de la jeune femme.

4 – Quelle chose rare cherche la jeune femme ?

La jeune femme cherche l'eau de la rivière Qjar.

5 – Quelles sont les propriétés de cela ?

C'est une eau qui empêche de mourir.

6 – Pourquoi est-ce que la jeune femme en cherche-t-elle ?

Elle en recherche car elle dit en avoir besoin.

7 – Comment font les clients lorsque Tomek n'est pas disponible ?

Lorsque Tomek n'est pas disponible, les clients se servent et laissent la monnaie avec un mot, ou indiquent qu'ils payeront plus tard.

8 – Quel est le secret de Tomek ?

Tomek s'ennuie.

Vrai ou Faux

Vrai 9 – La jeune fille semble avoir 12 ans.

Faux 10 – La jeune fille est blonde.

Faux 11 – Un chat poursuivant un rat entre dans la boutique.

Vrai 12 – Jack paiera son tabac demain.

Les 3 crimes d'Anubis

Ce vendredi matin, en ouvrant sa boîte à lettres pour prendre connaissance de son courrier, le professeur Léonard Mélisson ne sait pas qu'il ne lui reste plus que quelques minutes à vivre. Comme tous les matins depuis qu'il a pris sa retraite, le vieil homme fait les mêmes gestes devenus rituels. Il attrape distraitemment les quelques enveloppes sans les regarder, les fourre dans une poche de sa robe de chambre, se rend dans le petit bureau de son pavillon, donne de la lumière et s'assoit dans son antique fauteuil de cuir craquelé. Là, il soupire. C'est toujours à ce moment qu'il pousse son premier soupir. Sans raison. Par manie. Sans doute à cause du petit effort qu'il a dû accomplir en descendant l'escalier qui conduit de sa chambre au palier. Trente-sept marches. Neuf pas jusqu'à la porte du vestibule. Dix-huit pas pour accéder au salon...

Il soupire et, de sa poche, il dégage le paquet de lettres qu'il pose sur ses genoux, le regarde un instant, attrape ses lunettes qui sont restées sur la table, à portée de main, et les cale sur son nez. Cette fois, la cérémonie de l'ouverture du courrier peut commencer. Une à une, les enveloppes sont soigneusement décachetées, les lettres ou prospectus extraits, lus attentivement puis classés en deux tas à ses pieds. Un premier tas pour ceux qui ne nécessitent pas de réponse. Un second tas pour ceux, plus rares, qui obligeront Léonard Mélisson à se mettre à son bureau pour son travail quotidien d'écriture.

Mais, ce vendredi matin, le professeur Léonard Mélisson fait une découverte surprenante qui le rend mal à l'aise. « Une plaisanterie ! » pense-t-il en tombant sur une enveloppe blanche. Entièrement blanche ! Une enveloppe sans nom, sans adresse ! Il s'interroge un instant en la tournant et retournant, étonné, curieux et inquiet. Et puis, il y a ce léger parfum qui flotte d'un seul coup autour de lui. C'est une odeur étrange, très discrète, mais tellement inhabituelle qu'il croit d'abord la rêver.

« À moins que ce soit une de ces publicités ridicules, dit-il à voix basse. On ne sait plus quoi inventer pour vendre n'importe quel produit de bazar ! »

De mauvaise humeur, le visage assombri et le front marqué de deux grosses rides, il déchire rageusement l'enveloppe et en sort une feuille pliée en quatre. Il l'ouvre et reçoit un choc qui le fait se raidir, le dos collé à son fauteuil. Pareille à l'enveloppe, la feuille est blanche. Blanche des deux côtés ! Pourtant, cette lettre vierge lui livre un message qui le fait trembler des pieds à la tête, comme s'il en comprenait aussitôt la signification. Le professeur Léonard Mélisson laisse retomber la main qui tient la lettre nue. Il la regarde, pâle, horrifié, la bouche entrouverte. Tout son corps est parcouru de tics nerveux.

Alors, lentement, il baisse un peu la tête et renifle le morceau de papier.

« Anubis ! » murmure-t-il en analysant le parfum mentholé qui se dégage du message. Car c'est la seule chose que contient cette lettre sans nom : un âcre parfum de menthe épicée !

Léonard Mélisson a abandonné son fauteuil. Il marche maintenant dans son bureau comme le vieil ours qu'il est devenu avec le temps, tête rentrée dans les épaules, bras ballants, front bas.

Il bougonne, s'arrête de temps à autre pour se plonger dans une profonde méditation dont il ressort à chaque fois plus énervé, plus terrifié.

« Cette odeur de menthe, ne cesse-t-il de répéter. Cette maudite odeur que j'avais oubliée ! Des feuilles de menthe qui auraient pourri... » Il regarde le téléphone, donnant l'impression qu'il va l'utiliser, mais il se ressaisit et reprend sa ronde de fauve prisonnier.

« Non... Nous nous étions promis de ne jamais plus nous appeler... Car, même la voix, IL peut la percevoir ! IL sait comment la capter ! » Il s'arrête devant la fenêtre qui donne sur le minuscule jardin de son pavillon. Par un effet de lumière, la vitre, telle un miroir, lui renvoie son image. Il éclate d'un rire insensé à la vue de cet homme qui porte sportivement ses soixante-dix ans et qui parle seul, blême de peur à cause d'une légende absurde.

« C'est stupide, s'exclame-t-il, s'adressant à son double transparent. IL n'existe pas ! Ou IL est mort depuis des siècles et n'est plus que poussière dans le sable du désert ! Mort ! mort ! » Un rayon de soleil vient frapper la fenêtre et efface l'image du professeur Mélisson. Lentement, tel que l'aurait fait une gomme, la lumière blanche qui s'étend sur la vitre lui vole son image.

Ce banal phénomène contribue à amplifier la panique de l'homme, qui se rappelle un antique poème égyptien :
Salut à toi, RÉ, Mon Maître,

Pour Toi est venue l'heure de paraître.

Pour moi est venue celle de disparaître.

Le craquement d'une lame du plancher l'oblige à se retourner. Ne pouvant plus contrôler les tremblements de ses mains, une sueur glacée lui coulant dans le bas des reins, il esquisse un pas, puis un second...

Un léger courant d'air à hauteur de ses chevilles le fait frissonner.

« IL est là, articule-t-il d'une voix blanche, la gorge sèche. IL est entré dans la maison. IL est venu me chercher... »

Léonard Mélisson se dit qu'il devrait retourner vers le téléphone, composer le numéro du commissariat de police ou celui des Béranger, ses voisins. Il pourrait appeler à l'aide, demander qu'on accoure à son secours.

« Ce serait inutile. »

Un deuxième craquement de plancher résonne dans le couloir, à cinq mètres seulement du professeur. Derrière la cloison. Mélisson est paralysé par la peur. Il reste debout au milieu de la pièce, agité de tressaillements de plus en plus convulsifs. Il attend. Il sait qu'il ne peut plus rien faire d'autre. Dans moins d'une minute, lui, le professeur Léonard Mélisson, le célèbre égyptologue, ne sera plus de ce monde.

Il prononce un ultime mot : « ANUBIS ».

En venant prendre son service, la première chose anormale que remarque Huguette Sauvignard, la femme de ménage du professeur Léonard Mélisson, c'est le portail du jardin entrouvert. Connaissant l'esprit méthodique et plutôt maniaque du professeur, elle s'en étonne aussitôt. Puis, en y regardant de plus près, elle est soudainement saisie d'une appréhension. La serrure du portail a été forcée !

« Professeur ! »

Huguette Sauvignard a crié de sa voix pointue. Aucune réponse ne lui revenant, elle tente un pas inquiet sur l'allée de gravillons.

« Professeur, c'est moi, madame Sauvignard !

— Eh bien, que se passe-t-il ? demande-t-on derrière elle.

— Ah, monsieur Béranger ! » s'exclame la femme en reconnaissant le voisin de Léonard Mélisson.

Monsieur Béranger porte une baguette de pain et des croissants contre sa poitrine. Il s'apprêtait à rentrer chez lui pour confectionner un petit déjeuner dégoulinant de beurre et de confiture qu'il partagera avec sa femme. Déplaçant sa masse énorme, soufflant comme un sumo dans l'effort, il rejoint Huguette Sauvignard.

« Eh bien ? reprend-il en donnant un coup de menton en avant avec son air d'ancien adjudant de carrière.

— Voyez vous-même, lui dit la femme de ménage. Ce n'est pas normal, pour sûr ! Je crains qu'il soit arrivé malheur au professeur. Regardez... Il n'y a que le facteur, moi et le professeur qui possédons une clef du portail... J'allais l'ouvrir quand... »

Et elle désigne la serrure qu'un pied-de-biche a certainement réussi à ouvrir sans difficulté.

Le gros homme se penche lentement sur le verrou, l'examine sous tous les angles, redonne un coup de menton dans le vide, se redresse et, de la voix grave de ceux qui sont habitués à prendre des décisions, annonce : « Il faut entrer ! Mais vous, madame Sauvignard, restez là... Tenez, gardez mon pain et mes croissants. »

S'étant allégé d'une partie de son petit déjeuner, monsieur Béranger, tête haute et épaules droites, s'avance sur l'allée de gravillons qui crissent à chacun de ses pas.

QUESTIONNAIRE

LES 3 CRIMES D ANUBIS

- 1 – Quel âge et quelle allure a le professeur Mélisson ?
- 2 – Que trouve-t-il au milieu de son courrier ?
- 3 – Que remarque-t-il concernant cet objet ?
- 4 – Quand le professeur dit « Il » , qui désigne-t-il ?
- 5 – Donne 2 informations sur Anubis.
- 6 – Qui est Huguette Sauvignard pour le professeur Mélisson ?
- 7 – Qui est Monsieur Béranger pour le professeur Mélisson ?
- 8 – A l'aide de quel outil a été ouverte la serrure du portail ?

Vrai ou Faux.

- 9 – Monsieur Béranger est marié.
- 10 – Son propre reflet dans le miroir fait éclater le professeur d'un rire dément.
- 11 – Le professeur Mélisson est vulcanologue.
- 12 – Le professeur Mélisson est plutôt maniaque.

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

LES 3 CRIMES D ANUBIS L12

1 – Quel âge et quelle allure a le professeur Mélisson ?

Il a environ 70 ans et il est d'allure sportive.

2 – Que trouve-t-il au milieu de son courrier ?

Au milieu de son courrier il trouve une enveloppe blanche, contenant une lettre blanche.

3 – Que remarque-t-il concernant cet objet ?

Cet objet a une odeur de menthe moisie.

4 – Quand le professeur dit « Il » , qui désigne-t-il ?

Quand le professeur dit « Il », il désigne Anubis.

5 – Donne 2 informations sur Anubis.

Dieu égyptien, adoré sous la forme d'un chacal (ou d'un chien sauvage) ou sous la forme humaine avec une tête de chacal. Grand dieu funéraire de l'Ancien Empire, il fut par la suite supplanté par Osiris.

6 – Qui est Huguette Sauvignard pour le professeur Mélisson ?

Huguette Sauvignard est la femme de ménage du professeur Mélisson.

7 – Qui est Monsieur Béranger pour le professeur Mélisson ?

Monsieur Béranger est le voisin du professeur Mélisson.

8 – A l'aide de quel outil a été ouverte la serrure du portail ?

La serrure du portail a été ouverte grâce à un pied de biche.

Vrai ou Faux.

Vrai 9 – Monsieur Béranger est marié.

Vrai 10 – Son propre reflet dans le miroir fait éclater le professeur d'un rire dément.

Faux 11 – Le professeur Mélisson est vulcanologue.

Vrai 12 – Le professeur Mélisson est plutôt maniaque.

Chanson des crapauds – Alain Souchon

La nuit est limpide, l'étang est sans rides
 Dans le ciel splendide luit le croissant d'or
 Orme, chêne, tremble, nul arbre ne tremble
 Au loin le bois semble un géant qui dort

Chien ni loup ne quitte sa niche ou son gîte
 Aucun bruit n'agite la terre au repos
 Alors dans la vase ouvrant en extase
 Leurs yeux de topaze, chantent les crapauds

Ils disent, nous sommes haïs par les hommes
 Nous troublons leurs sommes de nos tristes chants
 Pour nous, point de fêtes, Dieu seul sur nos têtes
 Sait qu'il nous fît bêtes et non point méchants

Notre peau terreuse se gonfle et se creuse
 D'une bave affreuse, nos flancs sont lavés
 Et l'enfant qui passe, loin de nous s'efface
 Et pâle nous chasse à coups de pavés

Des saisons entières, dans les fondrières
 Un trou sous les pierres est notre réduit
 Le serpent s'y roule, près de nous en boule
 Quand il pleut en foule, nous sortons la nuit

Et dans les salades, faisant nos gambades
 Pesants camarades, nous allons manger
 Manger sans grimaces, cloportes ou limaces
 Ou vers qu'on ramasse dans le potager

Nous aimons la mare, qu'un reflet chamarre
 Où dort à l'amarre, un canot pourri
 Dans l'eau qu'elle souille, sa chaîne se rouille
 La verte grenouille y cherche un abri

Là, la source épanche, son écume blanche
 Un vieux saule penche, au milieu des joncs
 Et les libellules aux ailes de tulle
 Font crever des bulles au nez des goujons

Quand la lune plaque, comme un vernis laque
 Sur la calme flaque des marais blafards
 Alors, symbolique et mélancolique
 Notre long cantique sort des nénuphars

Orme, chêne, tremble, nul arbre ne tremble
 Au loin le bois semble un géant qui dort
 La nuit est limpide, l'étang est sans rides
 Dans le ciel splendide, luit le croissant d'or

QUESTIONNAIRE

LES CRAPAUDS



- 1 – A quel moment de la journée se passe l’histoire de la chanson ?
- 2 – Que désigne le « croissant d’or » de la première et de la dernière strophe ?
- 3 – « Nous troublons leurs sommes » . Le mot souligné est-il synonyme de somnolence / sommeil ou d’addition ?
- 4 – Où logent les crapauds ? Avec qui ?
- 5 - « Et dans les salades, faisant nos gambades » Explique le mot « gambade »
- 6 – Pourquoi l’enfant qui passe devient pâle, s’enfuit ou chasse les crapauds ?
- 7 – Que mangent les crapauds d’après cette chanson ?
- 8 - « Nous aimons la mare, qu'un reflet chamarre » Explique le mot chamarre.
- 9 – Relève tous les noms d’animaux de la chanson. Quelle impression cela donne-t-il au lecteur ?
- 10 – Relève tous les noms de végétaux de la chanson. Quelle impression cela donne-t-il au lecteur ?

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

LES CRAPAUDS L 13

1 – A quel moment de la journée se passe l’histoire de la chanson ?

L’histoire de la chanson se passe durant la nuit.

2 – Que désigne le « croissant d’or » de la première et de la dernière strophe ?

Dans la première et dernière strophe, le « croissant d’or » désigne la lune.

3 – « Nous troublons leurs sommes » . Le mot souligné est-il synonyme de somnolence / sommeil ou d’addition ?

Le mot souligné est synonyme de sommeil ou de somnolence.

4 – Où logent les crapauds ? Avec qui ?

Les crapauds logent dans des trous : les fondrières, des trous sous les pierres, avec les serpents.

5 - « Et dans les salades, faisant nos gambades » Explique le mot « gambade »

Une gambade est un bond joyeux et enjoué, on peut aussi dire cabrioie, entrechat, ou galipette.

6 – Pourquoi l’enfant qui passe devient pâle, s’enfuit ou chasse les crapauds ?

L’enfant qui passe devient pâle, s’enfuit ou chasse les crapauds car ils sont affreux, ils lui font peur.

7 – Que mangent les crapauds d’après cette chanson ?

D’après cette chanson, les crapauds mangent des cloportes, des limaces ou des vers du potager.

8 - « Nous aimons la mare, qu’un reflet chamarre » Explique le mot charmarre.

Quelque chose de charmarré est garni d’ornements aux couleurs éclatantes ; donc le reflet colore la mare de couleurs ou de formes éclatantes.

9 – Relève tous les noms d’animaux de la chanson. Quelle impression cela donne-t-il au lecteur ?

Chien, loup, crapaud, serpent, cloporte, limace, vers, grenouille, libellule, goujon, donnent au lecteur l’impression qu’il y a plein de vie autour de la mare et des crapauds.

10 – Relève tous les noms de végétaux de la chanson. Quelle impression cela donne-t-il au lecteur ?

Orme, chêne, tremble, salade, saule, joncs, nénuphars donnent au lecteur l’impression d’être plongé dans la nature.

« L'homme qui plantait des arbres » Jean Giono

Il y a environ une quarantaine d'années, je faisais une longue course à pied, sur des hauteurs absolument inconnues des touristes, dans cette très vieille région des Alpes qui pénètre en Provence.

Cette région est délimitée au sud-est et au sud par le cours moyen de la Durance, entre Sisteron et Mirabeau ; au nord par le cours supérieur de la Drôme, depuis sa source jusqu'à Die; à l'ouest par les plaines du Comtat Venaissin et les contreforts du Mont Ventoux. Elle comprend toute la partie nord du département des Basses-Alpes, le sud de la Drôme et une petite enclave du Vaucluse.

C'était, au moment où j'entrepris ma longue promenade dans ces déserts, des landes nues et monotones, vers 1 200 à 1 300 mètres d'altitude. Il n'y poussait que des lavandes sauvages. Je traversais ce pays dans sa plus grande largeur et, après trois jours de marche, je me trouvais dans une désolation sans exemple.

Je campais à côté d'un squelette de village abandonné. Je n'avais plus d'eau depuis la veille et il me fallait en trouver. Ces maisons agglomérées, quoique en ruine, comme un vieux nid de guêpes, me firent penser qu'il avait dû y avoir là, dans le temps, une fontaine ou un puits. Il y avait bien une fontaine, mais sèche. Les cinq à six maisons, sans toiture, rongées de vent et de pluie, la petite chapelle au clocher écroulé, étaient rangées comme le sont les maisons et les chapelles dans les villages vivants, mais toute vie avait disparu.

C'était un beau jour de juin avec grand soleil, mais sur ces terres sans abri et hautes dans le ciel, le vent soufflait avec une brutalité insupportable. Ses grondements dans les carcasses des maisons étaient ceux d'un fauve dérangé dans son repas. Il me fallut lever le camp.

À cinq heures de marche de là, je n'avais toujours pas trouvé d'eau et rien ne pouvait me donner l'espoir d'en trouver. C'était partout la même sécheresse, les mêmes herbes ligneuses.

Il me sembla apercevoir dans le lointain une petite silhouette noire, debout. Je la pris pour le tronc d'un arbre solitaire. À tout hasard, je me dirigeai vers elle.

C'était un berger. Une trentaine de moutons couchés sur la terre brûlante se reposaient près de lui. Il me fit boire à sa gourde et, un peu plus tard, il me conduisit à sa bergerie, dans une ondulation du plateau. Il tirait son eau – excellente – d'un trou naturel, très profond, au-dessus duquel il avait installé un treuil rudimentaire.

Cet homme parlait peu. C'est le fait des solitaires, mais on le sentait sûr de lui et confiant dans cette assurance. C'était insolite dans ce pays dépouillé de tout. Il n'habitait pas une cabane mais une vraie maison en pierre où l'on voyait très bien comment son travail personnel avait rapiécé la ruine qu'il avait trouvée là à son arrivée. Son toit était solide et étanche. Le vent qui le frappait faisait sur les tuiles le bruit de la mer sur les plages. Son ménage était en ordre, sa vaisselle lavée, son parquet balayé, son fusil graissé ; sa soupe bouillait sur le feu. Je remarquai alors qu'il était aussi rasé de frais, que tous ses boutons étaient solidement cousus, que ses vêtements étaient reprisés avec le soin minutieux qui rend les reprises invisibles.

Il me fit partager sa soupe et, comme après je lui offrais ma blague à tabac, il me dit qu'il ne fumait pas. Son chien, silencieux comme lui, était bienveillant sans bassesse. Il avait été entendu tout de suite que je passerais la nuit là ; le village le plus proche était encore à plus d'une journée et demie de marche.

Et, au surplus, je connaissais parfaitement le caractère des rares villages de cette région. Il y en a quatre ou cinq dispersés loin les uns des autres sur les flans de ces hauteurs, dans les taillis de chênes blancs à la toute extrémité des routes carrossables. Ils sont habités par des bûcherons qui font du charbon de bois. Ce sont des endroits où l'on vit mal. Les familles serrées les unes contre les autres dans ce climat qui est d'une rudesse excessive, aussi bien l'été que l'hiver, exaspèrent leur égoïsme en vase clos. L'ambition irraisonnée s'y démesure, dans le désir continu de s'échapper de cet endroit. Les hommes vont porter leur charbon à la ville avec leurs camions, puis retournent. Les plus solides qualités craquent sous cette perpétuelle douche écossaise. Les femmes mijotent des rancœurs. Il y a concurrence sur tout, aussi bien pour la vente du charbon que pour le banc à l'église, pour les vertus qui se combattent entre elles, pour les vices qui se combattent entre eux et pour la mêlée générale des vices et des vertus, sans repos. Par là-dessus, le vent également sans repos irrite les nerfs. Il y a des épidémies de suicides et de nombreux cas de folies, presque toujours meurtrières.

Le berger qui ne fumait pas alla chercher un petit sac et déversa sur la table un tas de glands. Il se mit à les examiner l'un après l'autre avec beaucoup d'attention, séparant les bons des mauvais.

Je fumais ma pipe. Je me proposai pour l'aider. Il me dit que c'était son affaire. En effet : voyant le soin qu'il mettait à ce travail, je n'insistai pas. Ce fut toute notre conversation. Quand il eut du côté des bons un tas de glands assez gros, il les compta par paquets de dix. Ce faisant, il éliminait encore les petits fruits ou ceux qui étaient légèrement fendillés, car il les examinait de fort près. Quand il eut ainsi devant lui cent glands parfaits, il s'arrêta et nous allâmes nous coucher. La société de cet homme donnait la paix. Je lui demandai le lendemain la permission de me reposer tout le jour chez lui. Il le trouva tout naturel, ou, plus exactement, il me donna l'impression que rien ne pouvait le déranger. Ce repos ne m'était pas absolument obligatoire, mais j'étais intrigué et je voulais en savoir plus.

Il fit sortir son troupeau et il le mena à la pâture. Avant de partir, il trempa dans un seau d'eau le petit sac où il avait mis les glands soigneusement choisis et comptés. Je remarquai qu'en guise de bâton, il emportait une tringle de fer grosse comme le pouce et longue d'environ un mètre cinquante. Je fis celui qui se promène en se reposant et je suivis une route parallèle à la sienne. La pâture de ses bêtes était dans un fond de combe. Il laissa le petit troupeau à la garde du chien et il monta vers l'endroit où je me tenais. J'eus peur qu'il vînt pour me reprocher mon indiscrétion mais pas du tout : c'était sa route et il m'invita à l'accompagner si je n'avais rien de mieux à faire. Il allait à deux cents mètres de là, sur la hauteur. Arrivé à l'endroit où il désirait aller, il se mit à planter sa tringle de fer dans la terre. Il faisait ainsi un trou dans lequel il mettait un gland, puis il rebouchait le trou.

QUESTIONNAIRE

L HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES



- 1 – Dans quel type de paysage le voyageur fait-il sa promenade ?
 - 2 – Où campe-t-il avant de rencontrer le berger ?
 - 3 – Pourquoi est-il obligé de repartir ?
 - 4 – Où se trouve la bergerie ?
 - 5 – Cite la phrase qui indique que le berger tient bien son intérieur.
 - 6 – Quel fruit collectionne le berger ?
 - 7 – Que fait le berger de ces fruits à la veillée ?
 - 8 – Pourquoi le voyageur demande-t-il à rester une journée avec le berger ?
 - 9 – Que fait le vieil homme lors de la balade ?
- Vrai ou faux ?
- 10 – Lors de sa halte dans le village abandonné, le vent souffle avec force et brusquerie.
 - 11 – Il ne veut pas aller dans les villages des bûcherons car il ne supporte pas le charbon.

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

L HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES L 14

1 – Dans quel type de paysage le voyageur fait-il sa promenade ?

Le voyageur fait sa promenade dans des landes nues et monotones.

2 – Où campe-t-il avant de rencontrer le berger ?

Avant de rencontrer le berger, il campe dans un village abandonné.

3 – Pourquoi est-il obligé de repartir ?

Il est obligé de repartir car il ne trouve pas d'eau dans ce village .

4 – Où se trouve la bergerie ?

La bergerie se trouve dans une ondulation du plateau.

5 – Cite la phrase qui indique que le berger tient bien son intérieur.

« Son ménage était en ordre, sa vaisselle lavée, son parquet balayé, son fusil graissé ; sa soupe bouillait sur le feu. »

6 – Quel fruit collectionne le berger ?

Le berger collectionne les glands.

7 – Que fait le berger de ces fruits à la veillée ?

A la veillée, le berger trie et dénombre les glands.

8 – Pourquoi le voyageur demande-t-il à rester une journée avec le berger ?

Le voyageur demande à rester une journée car il est curieux de savoir ce que fait le berger de ces glands.

9 – Que fait le vieil homme lors de la balade ?

Lors de la balade, le vieil homme plante les glands.

Vrai ou faux ?

Vrai 10 – Lors de sa halte dans le village abandonné, le vent souffle avec force et brusquerie.

Faux 11 – Il ne veut pas aller dans les villages des bûcherons car il ne supporte pas le charbon.

La Cathédrale Notre-Dame de Strasbourg

Lecture documentaire

Fondée en 1015 sur les vestiges d'une précédente cathédrale, elle est élevée à partir de 1220 par la ville impériale libre de Strasbourg, riche république marchande et financière, dans le style gothique, et est pratiquement achevée en 1365. Elle a la particularité d'avoir vu l'espace entre ses deux tours comblé en 1388 et se reconnaît à son clocher unique, surmonté d'une flèche qui lui a été ajoutée en 1439. Entre 1647 et 1874, pendant plus de deux siècles, elle fut le plus haut édifice du monde avec ses cent quarante-deux mètres de hauteur. Elle demeure la deuxième cathédrale la plus élevée de France après Rouen et la cinquième du monde.



Ce « prodige du gigantesque et du délicat » admiré de Victor Hugo (auteur français) et célébré par Goethe (poète allemand), qui a connu là ses premières amours, est visible de très loin dans la plaine d'Alsace, jusque depuis les Vosges ou la Forêt-Noire.

Les matériaux

La cathédrale est construite essentiellement en grès rose provenant de différentes carrières selon les périodes et le type de grès utilisé.

Les parties les plus anciennes sont ainsi construites en **grès vosgien**, un grès résistant mais difficile à travailler et dont le grain assez grossier, qui se prête mal à la sculpture. Dans la deuxième moitié du XIIe siècle, il laisse la place au **grès bigarré**, extrait des carrières de Wasselonne et Dinsheim-sur-Bruche et transporté par charroi jusqu'à la cathédrale. Ce grès se caractérise par ses variations de couleurs allant du jaune au violet, en passant par le rose et le gris, ainsi que par son grain fin idéal pour représenter en finesse des détails.



Le **mortier** est principalement constitué de **sable** et de **chaux vive**, avec divers compléments selon les endroits : végétaux, charbon, os, etc. Le **sable** est extrait des bords du Rhin, tandis que la **chaux** est produite dans des fours à chaux, soit directement sur le chantier jusqu'à la fin du XIIe siècle, soit à l'extérieur de la ville par la suite.



L'**argile** est également utilisé en grandes quantités, sous forme de briques dans les fondations, les voûtes et certains murs, ou de tuiles, qui ont longtemps été la principale forme de couverture des toitures.

Les **métaux** sont également employés de manière intensive. Le fer tout d'abord qui, utilisé sous la forme de chaînage, est indispensable pour maintenir la cohésion de la structure du bâtiment, mais sert aussi, sous forme de goujons et d'agrafes, à renforcer et ancrer les éléments fragiles. Des dizaines de tonnes de plomb ont également été nécessaires pour les scellements, les vitraux et la toiture de la nef. Puis le cuivre au XVIIIe siècle remplace le fer.



Un autre matériau peu visible, bien que très utilisé, est le bois, qui sert pour les charpentes, mais surtout pour les échafaudages, les cintres, les machines, etc. Enfin, les grandes baies requièrent de grande quantité de verre pour réaliser les vitraux.

De nombreux engins de levage appartenant aux familles de la chèvre, du trépied et de la roue d'écureuil, sont utilisés sur le chantier.

roue d'écureuil →



Enfin, les grandes baies requièrent de grande quantité de verre pour réaliser les vitraux.

L'horloge astronomique

L'horloge astronomique de la cathédrale Notre-Dame de Strasbourg est un chef-d'œuvre de la Renaissance, considéré à l'époque comme faisant partie des *sept merveilles de l'Allemagne*. Elle est classée monument historique depuis le 15 avril 1987.

D'abord une première horloge rudimentaire, puis, en deux phases, entre 1547 et 1574, une deuxième horloge a été conçue par le mathématicien Christian Herlin qui décède avant d'avoir pu finaliser le projet. C'est son disciple Conrad Dasypodius qui reprend le projet avec les frères horlogers Josias et Isaac Habrecht, ainsi qu'avec le peintre Tobias Stimmer. Deux horlogers de Strasbourg sont toujours en charge de ses réparations et de son entretien.



Une **horloge astronomique** est une [horloge](#) monumentale qui affiche l'heure, mais aussi des informations sur l'[astronomie](#).

Celle de Strasbourg indique :

- les positions du [Soleil](#), de la [Lune](#), des [planètes](#) et des [constellations](#) du [Zodiaque](#) ;
- la durée du [jour](#) et de la [nuit](#), les [phases de la lune](#) ;
- les dates des [éclipses](#), les [solstices](#), la carte du ciel.

Ce qui attire le plus les touristes, ce sont les automates. Ceux-ci se mettent en mouvement aux quarts d'heures, aux heures et à midi (par rapport à l'heure de l'horloge qui est quasiment le temps moyen de Strasbourg). L'horloge est réglée sur le temps civil moins 30 minutes, ce qui est quasiment (à une minute près) le temps moyen de Strasbourg en hiver, et le temps moyen plus une heure en été.

À chaque quart d'heure, un ange sonne sur une cloche tandis que le second retourne un sablier. Un personnage parmi quatre défile devant la Mort. Ces quatre personnages représentent les âges de la vie : un enfant au 1er quart d'heure, un jeune homme à la demie, un adulte au 3e quart d'heure et un vieillard à l'heure juste.

Une fois par jour, à midi heure locale, soit 12h 30 en heure d'hiver, au dernier étage, ce sont les douze Apôtres qui passent devant le Christ. Au passage des 4e, 8e et 12e apôtres, un coq situé en haut et à gauche de l'horloge chante et bat des ailes.

Visiteurs

La Cathédrale Notre-Dame de Strasbourg est la première cathédrale la plus visitée de France avec 2 500 000 visiteurs en **2019** (la Cathédrale Notre-Dame de Paris n'étant plus accessible au public depuis le terrible incendie qui l'a affecté le Lundi saint 15 avril 2019). On compte désormais 4 millions de touristes par an pour ce monument. Tous ne montent pas à la plate-forme de la flèche.

QUESTIONNAIRE

LECTURE DOCUMENTAIRE : LA CATHEDRALE DE STRASBOURG

- 1 – Qui a décidé et financé la construction de la Cathédrale, et quand ?
- 2 – Sur quoi reposent ses fondations ?
- 3 – Explique le mot « vestige ».
- 4 – Dresse la liste des matériaux utilisés pour la construction de la Cathédrale de Strasbourg.
- 5 – Qui a conçu l'horloge astronomique ? Qui a fini de la réaliser ?
- 6 – Que font les anges automates à chaque quart d'heure ?
- 7 – Que représentent les quatre personnages qui défilent devant la Mort ?
- 8 – Pourquoi la Cathédrale de Strasbourg a été la cathédrale la plus visitée en 2019 ?
- 9 – Combien y a-t-il de touristes par an dans cette cathédrale ?
- 10 – Quelle est la particularité principale de cette cathédrale ?

QUESTIONNAIRE LECTURE DOCUMENTAIRE :

LA CATHEDRALE DE STRASBOURG L15

1 – Qui a décidé et financé la construction de la Cathédrale, et quand ?

C'est la ville libre impériale de Strasbourg qui a financé et décidé la construction de la Cathédrale en 1015.

2 – Sur quoi reposent ses fondations ?

Ses fondations reposent sur les vestiges d'une ancienne cathédrale.

3 – Explique le mot « vestige ».

Un vestige, c'est ce qui demeure d'une chose détruite ou disparue, ou d'un groupe d'homme, ou d'une société.

4 – Dresse la liste des matériaux utilisés pour la construction de la Cathédrale de Strasbourg.

Pour la construction de la Cathédrale de Strasbourg, on a utilisé : deux sortes de gré (gré vosgien et gré bigarré), du sable, de la chaux vive, de l'argile, du plomb, du fer, du cuivre, du verre, du bois.

5 – Qui a conçu l'horloge astronomique ? Qui a fini de la réaliser ?

C'est le mathématicien Christian Herlin qui a conçu l'horloge, et son disciple Conrad Dasypodius qui fini de la réaliser avec les frères horlogers Josias et Isaac Habrecht, ainsi qu'avec le peintre Tobias Stimmer.

6 – Que font les anges automates à chaque quart d'heure ?

A chaque quart d'heure, un ange sonne sur une cloche et l'autre retourne un sablier.

7 – Que représentent les quatre personnages qui défilent devant la Mort ?

Les quatre personnages représentent les quatre âges de la vie.

8 – Pourquoi la Cathédrale de Strasbourg a été la cathédrale la plus visitée en 2019 ?

La Cathédrale de Strasbourg a été la plus visitée en 2019 car la Cathédrale de Paris avait dû fermer à cause de l'incendie.

9 – Combien y a-t-il de touristes par an dans cette cathédrale ?

Dans cette cathédrale il y a quatre millions de touristes par an.

10 – Quelle est la particularité principale de cette cathédrale ?

Cette cathédrale n'a qu'une flèche.

Bilbo le Hobbit – JR Tolkien

Dans un trou vivait un hobbit.

Ce n'était pas un trou déplaisant, sale et humide, rempli de bouts de vers et d'une atmosphère suintante, non plus qu'un trou sec, nu, sablonneux, sans rien pour s'asseoir ni sur quoi manger: c'était un trou de hobbit, ce qui implique le confort. Il avait une porte tout à fait ronde comme un hublot, peinte en vert, avec un bouton de cuivre jaune bien brillant, exactement au centre. Cette porte ouvrait sur un vestibule en forme de tube, comme un tunnel: un tunnel très confortable, sans fumée, aux murs lambrissés, au sol dallé et garni de tapis ; il était meublé de chaises cirées et de quantité de patères pour les chapeaux et les manteaux - le hobbit aimait les visites.

Le tunnel s'enfonçait assez loin, mais pas tout à fait en droite ligne, dans le flanc de la colline la Colline, comme tout le monde l'appelait à des lieues alentour - et l'on y voyait maintes Petites portes rondes, d'abord d'un côté, puis sur un autre. Le hobbit n'avait pas d'étages à grimper: chambres, salles de bains, caves, réserves (celles-ci nombreuses), penderies (il avait des pièces entières consacrées aux vêtements), cuisines, salles à manger, tout était de plain-pied, et, en fait, dans le même couloir. Les meilleures chambres se trouvaient toutes sur la gauche (en entrant), car elles étaient les seules à avoir des fenêtres, des fenêtres circulaires et profondes, donnant sur le jardin et les prairies qui descendaient au-delà jusqu'à la rivière.

Ce hobbit était un hobbit très cossu, et il s'appelait Baggins. Les Baggins habitaient le voisinage de la Colline depuis des temps immémoriaux et ils étaient très considérés, non pas seulement parce que la plupart d'entre eux étaient riches, mais aussi parce qu'ils n'avaient jamais d'aventures et ne faisaient rien d'inattendu : on savait ce qu'un Baggins allait dire sur n'importe quel sujet sans avoir la peine de le lui demander.

Ceci est le récit de la façon dont un Baggins eut une aventure et se trouva dire et faire les choses les plus inattendues. Il se peut qu'il y ait perdu le respect de ses voisins, mais il y gagna... eh bien, vous verrez s'il y gagna quelque chose en fin de compte. La mère de notre hobbit...

Mais qu'est-ce que les hobbits ? Je pense que, de nos jours, une description est nécessaire, vu la raréfaction de leur espèce et leur crainte des Grands, comme ils nous appellent. Ce sont (ou c'étaient) des personnages de taille menue, à peu près la moitié de la nôtre, plus petits donc que les nains barbus. Les hobbits sont imberbes. Il n'y a guère de magie chez eux que celle, tout ordinaire et courante, qui leur permet de disparaître sans bruit et rapidement quand de grands idiots comme vous et moi s'approchent lourdement, en faisant un bruit d'éléphant qu'ils peuvent entendre d'un kilomètre. Ils ont une légère tendance à bedonner; ils s'habillent de couleurs vives (surtout de vert et de jaune) ; ils ne portent pas de souliers, leurs pieds ayant la plante faite d'un cuir naturel et étant couverts du même poil brun, épais et chaud, que celui qui garnit leur tête et qui est frisé ; ils ont de longs doigts bruns et agiles et de bons visages, et ils rient d'un rire ample et profond (surtout après les repas, qu'ils prennent deux fois par jour quand ils le peuvent).

Et maintenant vous en savez assez pour la poursuite de notre récit. Or donc, la mère de ce hobbit - c'est-à-dire Bilbo Baggins - était la fameuse Belladone Took, l'une des trois remarquables filles du Vieux Took, chef des hobbits.

Or donc, la mère de ce hobbit - c'est-à-dire Bilbo Baggins - était la fameuse Belladone Took, l'une des trois remarquables filles du Vieux Took, chef des hobbits qui habitaient de l'autre

côté de l'Eau, à savoir la petite rivière coulant au pied de la Colline. On disait souvent (dans les autres familles) qu'au temps jadis l'un des ancêtres Took avait dû épouser une fée. C'était absurde, bien sûr, mais il y avait tout de même chez eux sans nul doute quelque chose qui n'était pas entièrement hobbit et de temps à autre des membres du clan Took se prenaient à avoir des aventures. Ils disparaissaient, et la famille n'en soufflait mot; mais il n'en restait pas moins que les Took n'étaient pas aussi respectables que les Baggins, bien qu'ils fussent incontestablement plus riches. Ce n'est pas que Belladone Took ait eu des aventures après être devenue Mme Bungo Baggins. Bungo, le père de Bilbo, construisit pour elle (en partie avec son argent) le plus luxueux des trous de hobbit qui se pût voir sous la Colline, sur la Colline ou de l'autre côté de l'Eau, et ils demeurèrent là jusqu'à la fin de leurs jours. Mais si Bilbo, fils unique de Belladone, ressemblait en tout point par les traits et le comportement à une seconde édition de son solide et tranquille père, il devait avoir pris au côté Took une certaine bizarrerie dans sa manière d'être, quelque chose qui ne demandait qu'une occasion pour se révéler. Cette occasion ne se présenta jamais que Bilbo ne fût devenu tout à fait adulte ; il avait alors environ vingt-cinq ans ; il habitait dans le beau trou de hobbit qu'avait construit son père et que j'ai décrit plus haut, et il semblait qu'il s'y fût établi immuablement.

Un matin, il y a bien longtemps, du temps que le monde était encore calme, qu'il y avait moins de bruit et davantage de verdure et que les hobbits étaient encore nombreux et prospères, Bilbo Baggins se tenait debout à sa porte après le petit déjeuner, en train de fumer une énorme et longue pipe de bois qui descendait presque jusqu'à ses pieds laineux (et brosses avec soin). Par quelque curieux hasard, vint à passer Gandalf.

Gandalf ! Si vous aviez entendu le quart de ce que j'ai entendu raconter à son sujet (et ce que j'ai entendu ne représente qu'une bien petite partie de tout ce qu'il y a à entendre), aucune histoire, fût-ce la plus extraordinaire, ne vous étonnerait. Histoires et aventures jaillissaient de la façon la plus remarquable partout où il allait. Il n'était pas passé par ce chemin au pied de la Colline depuis des éternités, en fait, pas depuis la mort de son ami le Vieux Took, et les hobbits avaient presque oublié son aspect. Il était parti au-delà de la Colline et de l'autre côté de l'Eau pour des affaires personnelles à l'époque où ils n'étaient que des petits hobbits et des petites hobbites.

Bilbo, qui ne se doutait de rien, ne vit ce matin-là qu'un vieillard appuyé sur un bâton. L'homme portait un chapeau bleu, haut et pointu, une grande cape grise, une écharpe de même couleur par-dessus laquelle sa longue barbe blanche descendait jusqu'à la taille, et d'immenses bottes noires.

« Bonjour ! » dit Bilbo. Et il était sincère.

Le soleil brillait et l'herbe était très verte. Mais Gandalf le regarda de sous ses longs sourcils broussailleux qui dépassaient encore le bord de son chapeau ombreux.

« Qu'entendez-vous par là ? dit-il. Me souhaitez-vous le bonjour ou constatez-vous que c'est une bonne journée, que je le veuille ou non, ou que vous vous sentez bien ce matin, ou encore que c'est une journée où il faut être bon ?

- Tout cela à la fois, dit Bilbo. Et c'est une très belle matinée pour fumer une pipe dehors, par-dessus le marché. Si vous en avez une sur vous, asseyez-vous et profitez de mon tabac ! Rien ne presse, nous avons toute la journée devant nous ! »

Bilbo s'assit alors sur un banc qui se trouvait à côté de sa porte, croisa les jambes et lança un magnifique rond de fumée grise qui s'éleva sans se rompre et s'en alla en flottant.

QUESTIONNAIRE

BILBO LE HOBBIT L16



1 – Est-ce que l’habitation de Bilbo te semble confortable ? Explique.

2 – Que signifie l’adjectif « cossu » ?

3 – Qu’est-ce qu’un hobbit ?

4 – Quelles sont les caractéristiques du hobbit ? Sans copier le texte.

5 – Quelle est l’apparence de Gandalf ?

6 – Depuis quand Gandalf n’est-il pas venu dans la Comté ?

7 – Quel âge a Bilbo lorsqu’il rencontre Gandalf ?

8 – Pourquoi les Took sont-ils moins vénérables que les Baggings ?

Vrai ou Faux

9 – Un ancêtre de Took a dû épouser une fée.

10 – Gandalf porte un chapeau gris.

11 – Bilbo est le petit-fils du chef des Hobbits.

12 – Les Hobbits ont les cheveux frisés.

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

BILBO LE HOBBIT L16

1 – Est-ce que l'habitation de Bilbo te semble confortable ? Explique.

L'habitation de Bilbo est confortable car il n'y a pas d'étages, il y a aussi plusieurs chambres dont certaines avec des fenêtres et beaucoup de commodités : salles de bain et cuisine.

2 – Que signifie l'adjectif « cossu » ?

Quelqu'un de cossu a beaucoup d'argent. Quelque chose de cossu est fait de riches matériaux, on voit que ça a coûté de l'argent.

3 – Qu'est-ce qu'un hobbit ?

Un hobbit est un être de petite taille, plus petit que les hommes.

4 – Quelles sont les caractéristiques du hobbit ? Sans copier le texte.

Ils n'ont pas de barbe, ils ont du ventre, ils marchent pieds nus car ils ont une peau spéciale sous les pieds, et des poils dessus . Ils ont un peu de magie.

5 – Quelle est l'apparence de Gandalf ?

Gandalf ressemble à un vieillard barbu, il est grand, il a de longs sourcils.

6 – Depuis quand Gandalf n'est-il pas venu dans la Comté ?

Gandalf n'est pas venu depuis la mort de son ami le Vieux Took.

7 – Quel âge a Bilbo lorsqu'il rencontre Gandalf ?

Bilbo a 25 ans lorsqu'il rencontre Gandalf .

8 – Pourquoi les Took sont-ils moins vénérables que les Baggings ?

Les Took sont moins vénérables que les Baggings car ils ont parfois des aventures et disparaissent.

Vrai ou Faux

Vrai 9 – Un ancêtre de Took a dû épouser une fée.

Faux 10 – Gandalf porte un chapeau gris.

Vrai 11 – Bilbo est le petit-fils du chef des Hobbits.

Vrai 12 – Les Hobbits ont les cheveux frisés.

L'affaire Caius – H Winterfeld

Le profond silence qui régnait depuis un moment dans la classe fut soudain troublé par des rires étouffés. Seul Mucius, le meilleur élève de l'école, ne se laissa pas distraire dans son travail et continua à écrire sur sa tablette de cire. Mais lorsque son voisin Antoine lui eut poussé le coude à deux ou trois reprises, il finit par s'interrompre pour jeter un coup d'œil autour de lui et voir ce qui provoquait l'hilarité discrète des autres élèves. Il s'aperçut alors que son ami Rufus venait de réussir un tour peu ordinaire : il avait subrepticement quitté sa place et, par un savant mouvement tournant, était parvenu à se glisser derrière le maître qui, plongé dans sa lecture, n'avait rien remarqué. Puis il avait accroché au mur sa tablette qui portait l'inscription suivante, tracée en grandes majuscules visibles de loin : CAÏUS EST UN ÂNE

Les écoliers pouffaient de rire, à l'exception de ce gros benêt de Caius qui contenait difficilement sa fureur. Tout fier du succès remporté par son initiative, Rufus s'inclina deux ou trois fois vers l'assistance, comme un acteur qui salue le public, puis il étendit le bras pour décrocher sa tablette.

Mais au même instant Xantippe, le maître d'école, relevait la tête en fronçant ses gros sourcils broussilleux. « Un peu de silence ! » gronda-t-il. Les rires cessèrent comme par enchantement. Rufus se figea dans une immobilité complète et attendit un moment plus favorable pour regagner sa place. Les autres élèves baissèrent le nez sur leur travail.

Quelques minutes auparavant, le maître leur avait fait ânonner en chœur une longue liste de mots grecs, puis leur avait ordonné de les noter de mémoire. Ils firent donc semblant de griffonner sur leurs tablettes, mais, à la dérobée, continuèrent à lancer des regards moqueurs à Caius rouge de colère.

« Rufus est fou ! chuchota Mucius à l'oreille d'Antoine. Qu'est-ce qui lui a pris ?

— C'est parce que Caius l'empêchait de travailler, répliqua l'autre en gloussant de rire. Il ne cessait pas de lui piquer le dos avec son stylet.

— J'avais pourtant dit à Caius de laisser ses camarades tranquilles ! grommela Mucius avec humeur. Mais lui, avec ses blagues stupides... »

En sa qualité de meilleur élève, Mucius avait été désigné comme moniteur de la classe, tout spécialement chargé de faire régner la discipline et de régler les différends entre élèves. En général, ses camarades lui obéissaient sans difficulté. Seul, Caius se rebellait contre son autorité et ne tenait aucun compte de ses observations. Fils d'un sénateur extrêmement riche, le jeune Caius se jugeait supérieur aux autres et prétendait n'en faire qu'à sa tête. C'était le cancre de la classe. Pas méchant garçon au demeurant, mais lent d'esprit, parfois brutal dans les jeux et adorant taquiner ses camarades ou leur faire des farces assez peu spirituelles.

Par malheur, il était également d'un caractère plutôt emporté.

Comme les autres élèves continuaient à rire sous cape en le regardant, il fut incapable de se maîtriser plus longtemps. D'un bond, il se dressa à sa place, tendant le poing vers Rufus.

« Si je suis un âne, cria-t-il, toi, tu es le fils d'un lâche ! »

Le maître sursauta et releva la tête. Il crut que l'invective le visait.

« Quoi ? Quoi ? fit-il avec stupeur. Je suis le fils d'un lâche, moi ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je... », commença Caius.

Il n'eut pas le temps de s'expliquer, car déjà Rufus bondissait vers lui. L'insulte avait touché le jeune garçon à son point le plus sensible. Il était le fils du général Marcus Praetorius, soldat de grande valeur, mais qui venait d'être battu par les Gaulois. Rufus, qui adorait son père, avait été profondément peiné et humilié par la nouvelle de cette défaite.

Aussi se précipita-t-il vers Caius, sans se soucier des conséquences de son acte.

« Sale menteur ! hurla-t-il avec rage. Tu vas me payer ça ! »

Et il tomba sur lui à bras raccourcis. Surpris par la rapidité de l'attaque, Caius fit la culbute en entraînant son banc. Les deux adversaires se retrouvèrent sur le sol où ils continuèrent à se battre avec acharnement.

Au milieu d'un tumulte grandissant, les autres élèves quittèrent leur place pour former un cercle autour des deux combattants et les encourager de la voix et du geste. On aurait cru assister à un combat de gladiateurs dans le cirque. Xantippe, le maître, qui n'avait jamais vu pareil spectacle dans son école, avait été trop stupéfait pour songer immédiatement à intervenir. Il finit par se ressaisir, bondit de sa place, vint séparer les adversaires et les remit sur pied. Les deux gamins reprenaient péniblement leur souffle et se jetaient des regards furieux. Leurs tuniques, auparavant d'un blanc immaculé, étaient maintenant en un triste état.

« Ah ! c'est du joli ! gronda le maître en foudroyant les coupables du regard. C'est du joli ! »

Puis se tournant vers le chef de classe : « Fais-moi ton rapport, ordonna-t-il à Mucius. Que s'est-il passé ? Qui a commencé ? Allons ! Parle ! »

Mucius se trouva plongé dans un cruel embarras. Il lui répugnait en effet de dénoncer ses camarades, mais il était bien obligé, lui, le moniteur, de donner une explication satisfaisante à Xantippe qui était un maître fort sévère et ne plaisantait pas sur les questions de discipline.

Le maître était un Grec qui s'appelait en réalité Xanthos. Les gamins l'avaient surnommé Xantippe, en souvenir de feu Xantippe, l'épouse du fameux philosophe Socrate, femme acariâtre, racontait-on, qui était toujours de mauvaise humeur et avait mené la vie dure à son infortuné mari. Xanthos, lui aussi, était toujours de mauvaise humeur et menait la vie dure à ses pauvres élèves. Il exigeait beaucoup d'eux, en particulier une discipline exemplaire. Mais il ne les battait jamais, car il connaissait d'autres méthodes pour se faire respecter.

Il pouvait d'ailleurs se permettre d'être sévère, et même parfois tyrannique. Son savoir était immense : s'il enseignait avec talent le latin, le grec, l'histoire et la géographie, il avait surtout acquis une grande réputation comme mathématicien en publiant de nombreux ouvrages sur les cercles, les triangles, les parallélogrammes et autres questions vraiment captivantes. Aussi l'École Xanthos, qu'il avait fondée à Rome, était-elle l'une des plus chères et des plus recherchées de la capitale. Seuls, les très riches patriciens pouvaient se permettre d'y envoyer leurs fils. Les élèves y étaient toujours en fort petit nombre, et pour l'instant ils n'étaient même que sept : Mucius, Rufus, Caius, Jules, Flavien, Publius et Antoine. Par hasard, il se trouvait qu'ils habitaient tous sur le mont Esquilin, dans un quartier de villas aristocratiques, et ils suivaient donc le même chemin pour se rendre à l'école.

Comme Mucius ne lui donnait toujours aucune explication sur les causes de la bagarre, Xantippe entra en fureur.

« Alors, quoi ? cria-t-il. Tu as perdu ta langue ? Réponds ! Que s'est-il passé ?

— Je n'ai rien vu, répondit Mucius d'une voix hésitante. J'écrivais mes mots grecs sans m'occuper des autres... »

QUESTIONNAIRE

L AFFAIRE CAÏUS



- 1 – Dans quel lieu se passe ce début d’ histoire, et dans quelle ville?
- 2 – A quelle époque se déroule le récit ? Cite quelques mots du texte qui t’ont permis de le comprendre.
- 3 – Quelle est la caractéristique des élèves de l’école Xanthos ?
- 4 – Pourquoi Rufus a-t-il accroché une tablette insultant Caius ?
- 5 – Comment est considéré Caius dans cette école ? Sans recopier le texte.
- 6 – Comment Caius fait-il du mal verbalement à Rufus ?
- 7 – Est-ce que cette insulte dénote une vérité ?
- 8 – Quel est le caractère de Xanthos vis à vis de ses élèves ?
- 9 – Explique le mot « tyrannique »
- 10 – Explique le mot « parallélogramme ».

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

L AFFAIRE CAIUS L17

1 – Dans quel lieu se passe ce début d'histoire, et dans quelle ville?

Ce début d'histoire se passe dans l'école Xanthos, précisément dans la salle de classe de Xanthos, à Rome.

2 – A quelle époque se déroule le récit ? Cite quelques mots du texte qui t'ont permis de le comprendre.

Le récit se déroule dans la Rome Antique. (les prénoms – tablette et stylet – battu par les Gaulois – ...)

3 – Quelle est la caractéristique des élèves de l'école Xanthos ?

Les élèves de l'école Xanthos sont tous issus de familles riches.

4 – Pourquoi Rufus a-t-il accroché une tablette insultant Caius ?

Rufus a accroché une tablette insultant Caius car celui-ci l'empêchait de travailler en le piquant avec son stylet.

5 – Comment est considéré Caius dans cette école ? Sans recopier le texte.

Caius est le cancre de la classe, un peu lent d'esprit, parfois brutal et aimant taquiner ses camarades ou leur faire des farces pas très drôles.

6 – Comment Caius fait-il du mal verbalement à Rufus ?

Caius fait du mal verbalement à Rufus en le traitant de fils de lâche.

7 – Est-ce que cette insulte dénote une vérité ?

Non, cette insulte ne dénote pas de vérité, car en réalité le père de Rufus a été battu par les Gaulois et cela ne fait pas de lui un lâche mais le perdant d'une bataille.

8 – Quel est le caractère de Xanthos vis à vis de ses élèves ?

Vis à vis de ses élèves, Xanthos est sévère et parfois tyrannique.

9 – Explique le mot « tyrannique »

Cela veut dire se comporter comme un tyran : quelqu'un qui a le pouvoir absolu et qui en abuse.

10 – Explique le mot « parallélogramme ».

Un parallélogramme est une figure géométrique plane : un quadrilatère dont les côtés sont parallèles deux à deux .

Le 25 octobre 1892, la note suivante paraissait en dernière heure du Temps :

« Un crime affreux vient d'être commis au Glandier, sur la lisière de la forêt de Sainte Geneviève, au-dessus d'Épinay-sur-Orge, chez le professeur Stangerson. Cette nuit, pendant que le maître travaillait dans son laboratoire, on a tenté d'assassiner Mlle Stangerson, qui reposait dans une chambre attenante à ce laboratoire. Les médecins ne répondent pas de la vie de Mlle Stangerson. »

Vous imaginez l'émotion qui s'empara de Paris. Déjà, à cette époque, le monde savant était extrêmement intéressé par les travaux du professeur Stangerson et de sa fille. Ces travaux, les premiers qui furent tentés sur la radiographie, devaient conduire plus tard M. et Mme Curie à la découverte du radium. On était, du reste, dans l'attente d'un mémoire sensationnel que le professeur Stangerson allait lire, à l'académie des sciences, sur sa nouvelle théorie : la dissociation de la matière. Théorie destinée à ébranler sur sa base toute la science officielle qui repose depuis si longtemps sur le principe : rien ne se perd, rien ne se crée.

Le lendemain, les journaux du matin étaient pleins de ce drame. Le Matin, entre autres, publiait l'article suivant, intitulé : Un crime surnaturel :

« Voici les seuls détails – écrit le rédacteur anonyme du Matin – que nous ayons pu obtenir sur le crime du château du Glandier. L'état de désespoir dans lequel se trouve le professeur Stangerson, l'impossibilité où l'on est de recueillir un renseignement quelconque de la bouche de la victime ont rendu nos investigations et celles de la justice tellement difficiles qu'on ne saurait, à cette heure, se faire la moindre idée de ce qui s'est passé dans la chambre jaune, où l'on a trouvé Mlle Stangerson, en toilette de nuit, râlant sur le plancher. Nous avons pu, du moins, interviewer le père Jacques – comme on l'appelle dans le pays – un vieux serviteur de la famille Stangerson. Le père Jacques est entré dans la chambre jaune en même temps que le professeur. Cette chambre est attenante au laboratoire. Laboratoire et chambre jaune se trouvent dans un pavillon, au fond du parc, à trois cents mètres environ du château.

– Il était minuit et demi, nous a raconté ce brave homme (?), et je me trouvais dans le laboratoire où travaillait encore M. Stangerson quand l'affaire est arrivée. J'avais rangé, nettoyé des instruments toute la soirée, et j'attendais le départ de M. Stangerson pour aller me coucher. Mlle Mathilde avait travaillé avec son père jusqu'à minuit ; les douze coups de minuit sonnés au coucou du laboratoire, elle s'était levée, avait embrassé M. Stangerson, lui souhaitant une bonne nuit. Elle m'avait dit : « Bonsoir, père Jacques ! » et avait poussé la porte de la chambre jaune. Nous l'avions entendue qui fermait la porte à clef et poussait le verrou, si bien que je n'avais pu m'empêcher d'en rire et que j'avais dit à monsieur :

« Voilà mademoiselle qui s'enferme à double tour. Bien sûr qu'elle a peur de la bête du bon Dieu ! »

Monsieur ne m'avait même pas entendu tant il était absorbé. Mais un miaulement abominable me répondit au dehors et je reconnus justement le cri de la bête du bon Dieu !... que ça vous en donnait le frisson... « Est-ce qu'elle va encore nous empêcher de dormir, cette nuit ? » pensai-je, car il faut que je vous dise, monsieur, que, jusqu'à fin octobre, j'habite dans le grenier du pavillon, au-dessus de la chambre jaune, à seule fin que mademoiselle ne reste pas seule toute la nuit au fond du parc. C'est une idée de mademoiselle de passer la bonne saison dans le pavillon ; elle le trouve sans doute plus gai que le château et, depuis quatre ans qu'il est

construit, elle ne manque jamais de s'y installer dès le printemps. Quand revient l'hiver, mademoiselle retourne au château, car dans la chambre jaune, il n'y a point de cheminée.

Nous étions donc restés, M. Stangerson et moi, dans le pavillon. Nous ne faisons aucun bruit. Il était, lui, à son bureau. Quant à moi, assis sur une chaise, ayant terminé ma besogne, je le regardais et je me disais : « Quel homme ! Quelle intelligence ! Quel savoir ! »

J'attache de l'importance à ceci que nous ne faisons aucun bruit, car à cause de cela, l'assassin a cru certainement que nous étions partis. Et tout à coup, pendant que le coucou faisait entendre la demie passé minuit, une clameur désespérée partit de la chambre jaune. C'était la voix de mademoiselle qui criait : « À l'assassin ! À l'assassin ! Au secours ! » Aussitôt des coups de revolver retentirent et il y eut un grand bruit de tables, de meubles renversés, jetés par terre, comme au cours d'une lutte, et encore la voix de mademoiselle qui criait : « À l'assassin !... au secours !... papa ! papa ! »

Vous pensez si nous avons bondi et si M. Stangerson et moi nous nous sommes rués sur la porte. Mais, hélas ! Elle était fermée et bien fermée à l'intérieur par les soins de mademoiselle, comme je vous l'ai dit, à clef et au verrou. Nous essayâmes de l'ébranler, mais elle était solide. M. Stangerson était comme fou, et vraiment il y avait de quoi le devenir, car on entendait mademoiselle qui râlait : « Au secours !... au secours ! » Et M. Stangerson frappait des coups terribles contre la porte, et il pleurait de rage et il sanglotait de désespoir et d'impuissance. C'est alors que j'ai eu une inspiration.

« L'assassin se sera introduit par la fenêtre », m'écriai-je, je vais à la fenêtre ! »

Et je suis sorti du pavillon, courant comme un insensé ! Le malheur était que la fenêtre de la chambre jaune donne sur la campagne, de sorte que le mur du parc qui vient aboutir au pavillon m'empêchait de parvenir tout de suite à cette fenêtre. Pour y arriver, il fallait d'abord sortir du parc. Je courus du côté de la grille et, en route, je rencontrai Bernier et sa femme, les concierges, qui venaient, attirés par les détonations et par nos cris. Je les mis, en deux mots, au courant de la situation ; je dis au concierge d'aller rejoindre tout de suite M. Stangerson et j'ordonnai à sa femme de venir avec moi pour m'ouvrir la grille du parc.

Cinq minutes plus tard, nous étions, la concierge et moi, devant la fenêtre de la chambre jaune. Il faisait un beau clair de lune et je vis bien qu'on n'avait pas touché à la fenêtre. Non seulement les barreaux étaient intacts, mais encore les volets, derrière les barreaux, étaient fermés, comme je les avais fermés moi-même, la veille au soir, comme tous les soirs, bien que mademoiselle, qui me savait très fatigué et surchargé de besogne, m'eût dit de ne point me déranger, qu'elle les fermerait elle-même ; et ils étaient restés tels quels, assujettis, comme j'en avais pris le soin, par un loquet de fer, à l'intérieur. L'assassin n'avait donc pas passé par là et ne pouvait se sauver par là ; mais moi non plus, je ne pouvais entrer par là !

C'était le malheur ! On aurait perdu la tête à moins. La porte de la chambre fermée à clef à l'intérieur, les volets de l'unique fenêtre fermés, eux aussi, à l'intérieur, et, par-dessus les volets, les barreaux intacts, des barreaux à travers lesquels vous n'auriez pas passé le bras... et mademoiselle qui appelait au secours !... ou plutôt non, on ne l'entendait plus... elle était peut-être morte... mais j'entendais encore, au fond du pavillon, monsieur qui essayait d'ébranler la porte...

QUESTIONNAIRE

LE MYSTERE DE LA CHAMBRE JAUNE



- 1 – Sur quel sujet portent les travaux du professeur Stangerson et de sa fille ?
- 2 – Qui a fermé les volets de la chambre jaune ?
- 3 – Qui a fermé la porte de la chambre jaune ?
- 4 – Qui Jacques rencontre-t-il lorsqu’il court pour aller vérifier la fenêtre ?
- 5 – Quels sont les noms des deux journaux par lesquels nous apprenons la nouvelle de l’affaire de la chambre jaune ?
- 6 – A quelle époque se déroule cette affaire ? Cite les indices qui t’ont permis de le trouver.
- 7 - « ils étaient restés tels quels, assujettis, par un loquet de fer » : explique assujettis
- 8 - « surchargé de besogne » : explique besogne.
- 9 – A ton avis, pourquoi le journaliste met-il un point d’interrogation entre parenthèse lorsqu’il appelle le père Jacques « un brave homme » (?) ?
- 10 – A ton avis, si toutes les ouvertures sont fermées, à quel moment l’assassin est-il entré dans la chambre jaune ?

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

LE MYSTERE DE LA CHAMBRE JAUNE L18

1 – Sur quel sujet portent les travaux du professeur Stangerson et de sa fille ?

Le professeur Stangerson et sa fille travaillent sur la radiographie.

2 – Qui a fermé les volets de la chambre jaune ?

C'est le père Jacques qui a fermé les volets de la chambre jaune.

3 – Qui a fermé la porte de la chambre jaune ?

C'est mademoiselle Mathilde qui a fermé les portes de la chambre jaune.

4 – Qui Jacques rencontre-t-il lorsqu'il court pour aller vérifier la fenêtre ?

Jacques rencontre le couple des Bernier, le couple de concierge.

5 – Quels sont les noms des deux journaux par lesquels nous apprenons la nouvelle de l'affaire de la chambre jaune ?

Les journaux qui nous apprennent la nouvelle de l'affaire de la chambre jaune sont « le Temps » et « le Matin ».

6 – A quelle époque se déroule cette affaire ? Cite les indices qui t'ont permis de le trouver.

Cette affaire se déroule avant les travaux de Marie et Pierre Curie donc à la fin du 19^e siècle ou au début du 20^e siècle. (« Ces travaux, devaient conduire plus tard M. et Mme Curie à la découverte du radium » – on se chauffe avec une cheminée – les nouvelles sont transmises par les journaux et par la radio ou la télévision.)

7 - « ils étaient restés tels quels, assujettis, par un loquet de fer » : explique assujettis

Assujetti est le contraire de libre : l'auteur a voulu dire que les volets sont attachés ensemble par un loquet.

8 - « surchargé de besogne » : explique besogne.

La besogne est ce qu'il est nécessaire de faire ou un travail imposé par son métier.

9 – A ton avis, pourquoi le journaliste met-il un point d'interrogation entre parenthèse lorsqu'il appelle le père Jacques « un brave homme » (?) ?

Le journaliste met un point d'interrogation car tout repose sur le témoignage de Jacques ; si celui-ci est coupable de quelque chose, alors ce n'est pas un brave homme et il aura peut-être menti.

10 – A ton avis, si toutes les ouvertures sont fermées, à quel moment l'assassin est-il entré dans la chambre jaune ?

Il a dû entrer avant que les ouvertures ne soient fermées.

Le roman de Renart (adaptation)

On me nomme renard, on me nomme goupil : je m'appelle Renart. On me dit rusé, on me dit malin : c'est vrai. On me dit fourbe, on me dit sournois : c'est un peu moins vrai ! Mais il me faut bien nourrir ma famille : la douce Hermeline et mes deux renardeaux chéris, Malebranche et Percehaie.

Ce jour-là, comme souvent, mon ventre crie famine. J'ai chassé toute la journée, mais sans le moindre succès. J'ai juste mis la dent sur un vieux mulot et quatre sauterelles. Bref : ni de quoi être rassasié ni de quoi être fier de rentrer à Maupertuis où Dame Hermeline et mes deux petiots m'attendent, tous les trois affamés.

Je décide alors de passer chez Ysengrin, mon « ami » le loup. Il vit avec sa compagne, Dame Hersent dans une maison confortable. Ils ont fini de manger quand j'arrive. Mon poil hérissé et ma langue pendante semblent les apitoyer.

- _ Que t'arrive-t-il ? Me demande Ysengrin. Ça ne va pas ?

- _ Non, je ne me sens pas très bien.

- _ Tu m'as l'air de mourir de faim !

- _ Non ce n'est pas ça. J'ai dû attraper une maladie dans les bois.

- _ Maladie ou pas, il faut que tu manges ! insiste Ysengrin qui se tourne vers Dame Hersent. Apporte-lui un plat de rognons et de rate. C'est excellent pour la santé.

Moi, ce que je préférerais plutôt, ce sont les trois jambons suspendus au plafond, que j'ai tout de suite reniflés et vus en entrant chez Ysengrin.

- _ Je te remercie, Ysengrin. Mais je vois que tu as, là trois beaux jambons ! Tu n'es pas prudent : n'importe quel voisin peut venir et en vouloir sa part. Je serais toi, je les décrocherais tout de suite et je crierais partout et bien fort qu'on me les a volés.

- _ Bah ! me dit Ysengrin, tu t'inquiètes pour rien. N'importe qui peut les voir, jamais il n'en connaîtra le goût !

- _ Même... euh... même si on t'en demande une ou deux tranches ?

- _ Encore moins ! Même si c'est mon meilleur ami ! Quant à me les voler, tout le monde a bien trop peur de moi.

J'arrête là la conversation. Je mange (en tordant le nez) les rognons et la rate et je prends congé d'Ysengrin et de Dame Hersent.

Le soir venu, alors que tout le monde dort chez Ysengrin, je monte sur le toit de la maison. Sans bruit, je déplace quelques tuiles et m'empare sans peine des trois jambons. Je peux rentrer à Maupertuis. Dame Hermeline et les renardeaux m'y accueillent à bras ouverts. Après un grand festin, je cache ce qu'il reste des trois jambons sous la paille de ma couche.

Le lendemain, après une bonne nuit et un solide petit-déjeuner, je retourne du côté de chez Ysengrin. Ce n'y est que cris et pleurs :

_ Au secours, Dame Hersent ! Au secours ! Nous sommes perdus ! On a volé mes jambons ! Mes chers, mes tendres jambons ! Qui a osé commettre ce crime ? Quel infâme voisin ? Oh... Dame Hersent... nous sommes perdus ! Je ne peux résister.

J'entre et je m'étonne :

_ Que t'arrive-t-il, Ysengrin ? Tu es malade ?

_ Ça, pour être malade, j'en suis malade ! On m'a volé mes jambons ! Alors j'éclate de rire et je dis :

_ On t'a volé tes jambons ! Va vite le crier partout dans le village que tous tes voisins en soient sûrs et te croient.

_ Mais c'est la vérité ! Hurle Ysengrin. On me les a volés !

_ Allons ! Dis-je, tu ne vas pas me faire croire ça, à moi ! Je sais que tu as mis tes jambons à l'abri. Et tu as raison ! Cache-les et garde-les pour toi.

_ Je te jure frère Renart qu'on me les a volés. Si je les avais encore, je me ferais un plaisir de partager avec toi. Ah ! Si je retrouve celui a osé...

Il est temps pour moi de quitter Ysengrin. Je saute sur l'armoire, puis de l'armoire sur la poutre à laquelle étaient suspendus les jambons, et enfin par le trou du toit. De là-haut, je claironne :

- A bientôt, Ysengrin ! N'oublie pas de faire réparer ta toiture. Cela te coûtera quelques écus mais beaucoup moins cher que si on t'avait volé tes jambons !

C'est l'hiver. Il y a longtemps que les trois jambons d'Ysengrin ne sont plus qu'un lointain souvenir. Si Dame Hermeline et mes renardeaux ne sont pas encore morts de faim, c'est que chaque jour, je prends des risques insensés pour leur rapporter une poule, un lapin ou même un morceau de pain. Les poulaillers sont de mieux en mieux gardés par des chiens que le froid rend de plus en plus féroces. Mais, depuis deux jours, rien à se mettre sous la dent ! Pourtant, je ne peux pas rentrer bredouille à Maupertuis ; j'aurais trop honte de croiser le regard affamé de mes enfants.

Assis sur un talus, j'en suis là de mes pensées quand j'entends un bruit sur la grand-route. C'est une charrette qui va là. Elle est tirée par un vieux cheval et conduite par deux hommes. Derrière eux, j'aperçois des paniers. Ils débordent de poissons : harengs, anguilles, lamproies, saumons... Ni une ni deux : je fais un large détour par le bois et rejoins la route, une demilieu plus loin, au sortir d'un grand tournant.

Je m'allonge au milieu de la chaussée, pattes écartées, langue pendante, plus mort que mort ! Quand la charrette débouche du tournant, un des marchands de poissons m'aperçoit :

- Oh ! Fait-il. Halte-là Regarde, compagnon, n'est-ce pas un goupil, ou un blaireau, là-bas ?

- Si, répond son ami. C'est un goupil, et un beau ! Capturons-le sans trop le massacrer. Sa fourrure m'a l'air fort belle ; nous en tirerons un très bon prix.

Ils descendent de la charrette et, sans bruit, s'avancent vers moi, chacun armé d'un bâton. Je retiens ma respiration. Ils me poussent du pied. Ils me pincent, me tirent, me soulèvent pattes et queue : je ne bronche pas.

- Il est mort, dit le plus jeune des marchands. Il ne nous aura pas donné beaucoup de mal ! Je suis soulevé de terre et j'atterris, comme prévu, dans un panier, au milieu des poissons. Ces poissons sont les meilleurs que j'ai jamais mangés ! Je m'en gave le temps que les deux hommes parlent de me découdre la peau.

Ils sont tellement heureux de leur marché et d'avoir trouvé un aussi beau renard que je pourrais m'asseoir à côté d'eux sans qu'ils s'en aperçoivent. Enfin... je n'essaie pas ! Une fois rassasié, je me demande comment ramener quelques poissons à Maupertuis. Par chance, je trouve, au fond de la charrette, des brins d'osier. Très longs, très souples et très solides, ils vont à merveille pour embrocher les poissons. J'attache ensuite ces guirlandes d'anguilles et de saumons autour de ma taille et je saute de la charrette en criant :

- MERCI POUR LE REPAS ET BON MARCHÉ, MESSIRES !

QUESTIONNAIRE

LE ROMAN DE RENART



1 – Renart désigne-t-il le nom d'un animal (le renard ou le goupil) ou bien est-ce le nom du personnage principal ?

2 – Explique les mots « fourbe » et « sournois ».

3 – Devant l'avarice d'Ysengrin le loup, que dit Renart pour préparer le vol ?

4 – Pourquoi Ysengrin crie et pleure lorsque Renart revient le lendemain ?

5 - Par où passe Renart pour voler les jambons ?

6 – Qu'est-ce qu'une lamproie ?

7 – Que veulent faire les marchands avec le goupil mort ?

8 – Comment fait Renart, qui n'a pas de main, pour emporter les poissons ?

9 – Que fait Renart à chaque aventure qui montre qu'il est réellement fourbe et content de lui ?

10 – En relisant le texte, comment appelait-on un renard au Moyen-Age ?

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

LE ROMAN DE RENART L19

1 – Renart désigne-t-il le nom d'un animal (le renard ou le goupil) ou bien est-ce le nom du personnage principal ?

Renart est le nom du personnage principal.

2 – Explique les mots « fourbe » et « sournois ».

Quelqu'un de fourbe est une personne qui trompe ou agit mal en se cachant, en faisant semblant d'être honnête.

Quelqu'un de sournois agit par ruse, il dissimule ses sentiments réels dans le but de nuire à quelqu'un.

3 – Devant l'avarice d'Ysengrin le loup, que dit Renart pour préparer le vol ?

« Je serais toi, je les décrocherais tout de suite et je crierais partout et bien fort qu'on me les a volés. »

4 – Pourquoi Ysengrin crie et pleure lorsque Renart revient le lendemain ?

Ysengrin crie et pleure à cause de la disparition de ses jambons.

5 - Par où passe Renart pour voler les jambons ?

Renart passe par un trou dans le toit .

6 – Qu'est-ce qu'une lamproie ?

Une lamproie est un poisson (ressemblant à une anguille).

7 – Que veulent faire les marchands avec le goupil mort ?

Les marchands veulent vendre sa fourrure et en tirer un bon prix.

8 – Comment fait Renart, qui n'a pas de main, pour emporter les poissons ?

Renart s'en fait une ceinture grâce à des brins d'osier.

9 – Que fait Renart à chaque aventure qui montre qu'il est réellement fourbe et content de lui ?

A chaque aventure, Renart se moque de ses victimes.

10 – En relisant le texte, comment appelait-on un renard au Moyen-Age ?

Au Moyen-Age, le renard était appelé le goupil.



Pelot d'Hennebont - chanson

Ma chère maman je vous écris
Que nous sommes entrés dans Paris
Que je sommes déjà caporal
Et serons bientôt général

À la bataille, je combattions
Les ennemis de la nation
Et tous ceux qui se présentions
À grand coups d'sabres les émondions

Le roi Louis m'a z'appelé
C'est "Sans Quartier" qu'il m'a nommé
Sire sans quartier, c'est point mon nom
J'lui dis "j'm'appelle Pelot d'Hennebont"

Il a tiré un biau ruban
Et je n'sais quoi au bout d'argent
Il m'dit "boute ça sur ton habit"
Et combats toujours l'ennemi

Faut qu'ce soye quelque chose de précieux
Pour que les autres m'appellent "monsieur"
Et foutent lou main à lou chapiau
Quand ils veulent conter au Pelot

Ma mère si j'meurs en combattant
J'vous enverrai ce biau ruban
Et vous l'bouterez à votre fusiau
En souvenir du gars Pelot

Dites à mon père, à mon cousin
À mes amis que je vais bien
Je suis leur humble serviteur
Pelot qui vous embrasse de cœur

Pelot d'Hennebont est un chant de Tri Yann, enregistré sur leur disque *Suite gallaise* de 1974.

Elle a été reprise par Marc Robine, qui adapte les paroles pour faire de Pelot d'Hennebont un soldat républicain de la levée de masse de 1793.

Cette chanson a été reprise par le groupe Tri Yann sur la base d'une chanson gallèse de Haute-Bretagne, *Pelot de Betton*, recueillie au début du XXe siècle sans musique et datant de la fin du XVIIIe siècle. Betton est une ville

au nord de Rennes, le groupe a choisi de relocaliser leur héros à Hennebont, en Basse-Bretagne.

La mélodie, composée par la musicologue Simone Morand dans les années 1930, est depuis passée dans la tradition orale. Elle est cadencée sur un rythme d'an-dro, danse plutôt répandue en Basse-Bretagne.

L'an dro

L'an dro se danse en ronde, en chaîne ouverte ou par couples, en cortège. Dans ce dernier cas, il porte alors le nom de kas a-barh.

Les danseurs, hommes et femmes alternés, se tiennent par les petits doigts.

Le pas est similaire à celui de la polka : deux motifs, égaux en temps et en rythme, se succèdent, gauche-droite-gauche puis droite-gauche-droite.

La ronde progresse vers la gauche pendant la première partie « gauche-droite-gauche », tandis que durant le second motif « droite-gauche-droite », la progression présente nettement moins d'ampleur.

L'orientation des danseurs reste la même tout au long de la phrase musicale, vers le centre ou légèrement vers la gauche.

Dans certaines versions, on peut croiser les appuis, à titre de broderie.

Dans les versions naguère les plus répandues, généralement connues sous le nom de « tour », les danseurs gardent les bras à la hauteur de la poitrine, tout en marquant la pulsation à chaque temps.

L'an dro actuellement dansé en fest-noz n'est à l'origine qu'une variante, originaire de Baud, qui a vu la naissance d'un mouvement de bras caractéristique : au cours des quatre premiers temps, les bras effectuent un mouvement d'enroulement et au milieu de la phrase musicale ils se retrouvent à l'horizontale vers l'avant ; dans la seconde moitié, ils se déroulent en sens inverse et effectuent une ample courbe pour se retrouver alors légèrement en arrière, comme pour prendre de l'élan.

Le fest-noz

Un fest-noz est un type de fête « revivaliste » (essentiellement un bal), dans le but de recréer les rassemblements festifs de la société paysanne qui ponctuaient les journées de travaux collectifs et qui avaient disparu dans les années 1930. La renaissance des festoù-noz peut être attribuée à Loeiz Ropars dans les années 1950 dans le centre de la Basse-Bretagne.

QUESTIONNAIRE

PELO D HENNEBONT



1 – Complète ce résumé. / 5

Ce est une d'un soldat breton parti dans les armées françaises. Sa capacité à tuer tout ce qui bouge impressionne le qui lui offre une en récompense. Il ne sait pas ce qu'est une mais il se rend compte qu'elle lui confère un statut auprès des autres. Il termine en embrassant sa : les moyens de de cette époque ne permettant pas de conversation instantanée, il espère rentrer des combats.

Vrai ou Faux / 3

2 – Il y a 4 façons de danser l'an dro.

3 – Un fest-noz est une fête de type « survivaliste ».

4 – La renaissance des festou noz débute dans les années 1930.

5 – Il y a un mouvement de bras caractéristique d'enroulement avec retour à l'horizontal.

6 – Tri Yan a inventé le chant Pelot D'Hennebont.

7 - La mélodie a été composée par la musicologue Simone Morand.

8 – La mélodie est passé dans la tradition orale.

9 – Explique le mot « polka ».

10 – D'après toi, que veux dire « revivaliste » ?

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

PELO D HENNEBONT L20

1 – Complète ce résumé. / 5

Ce CHANT est une LETTRE d'un soldat breton parti COMBATTRE dans les armées françaises. Sa capacité à tuer tout ce qui bouge impressionne le ROI LOUIS qui lui offre une MEDAILLE en récompense. Il ne sait pas ce qu'est une MEDAILLE mais il se rend compte qu'elle lui confère un MEILLEURS statut auprès des autres. Il termine en embrassant sa FAMILLE : les moyens de COMMUNICATION de cette époque ne permettant pas de conversation instantanée, il espère rentrer VIVANT des combats.

(chant – lettre – combattre – roi Louis – médaille – médaille – meilleur – famille – communication – vivant)

Vrai ou Faux / 3

Vrai 2 – Il y a 4 façons de danser l'an dro.

Faux 3 – Un fest-noz est une fête de type « survivaliste ».

Faux 4 – La renaissance des festou noz débute dans les années 1930.

Vrai 5 – Il y a un mouvement de bras caractéristique d'enroulement avec retour à l'horizontal.

Faux 6 – Tri Yan a inventé le chant Pelot D'Hennebont.

Vrai 7 - La mélodie a été composée par la musicologue Simone Morand.

Vrai 8 – La mélodie est passé dans la tradition orale.

9 – Explique le mot « polka ».

La polka est une danse à l'allure vive et très rythmée.

10 – D'après toi, que veux dire « revivaliste » ?

C'est un adjectif qui désigne quelqu'un ou quelque chose promouvant le réveil d'anciennes pratiques.